

dresserait noblement l'autorité paternelle devant la lâcheté des fils; et, s'il est un spectacle qui puisse reconforter un pays, c'est assurément celui-là.

Après avoir été vicaire à Maulévrier, puis curé de Saint-Léger-des-Bois, pendant dix-huit mois seulement, M. l'abbé Périgois suivit dans les Charentes son illustre cousin, Mgr Régnier, nommé évêque d'Angoulême. Là, il fut successivement curé de Saint-Angeau, puis de Ruffec, paroisse importante, dont il restaura magnifiquement l'église. Mais le jeune évêque d'Angoulême fut promu à l'archevêché de Cambrai. L'abbé Périgois, qui n'avait pas publié l'Anjou, profita du départ de Mgr Régnier pour exprimer à Mgr Cousseau, son successeur, le désir de rentrer au pays. Ce prélat qui l'appréciait et qui manquait d'ouvriers pour la vigne que le Seigneur venait de lui confier, le retint en lui demandant encore dix années de collaboration, dix années après lesquelles sa liberté lui serait rendue.

Avec une simplicité candide, sans calcul et sans autre espérance, M. Périgois obéit. Au bout de dix ans il revint en Anjou pour y occuper la cure de Tilliers, jusqu'au jour où il fut nommé au poste plus important de Montreuil-Bellay. Comme tous ceux qui veulent faire le bien, il rencontra beaucoup de difficultés pendant les dix ans qu'il administra cette paroisse. Mais vingt ans passés dans les Charentes, quinze à vingt à Tilliers et à Montreuil, n'avaient point épuisé la longue vie de ce vieillard si vert, et qui semblait invulnérable aux maladies et aux misères humaines. Il avait soixante-huit ans quand Mgr Freppel l'appela à la cure de Pouancé. Quelques membres du Conseil épiscopal firent remarquer que le candidat était plus de première jeunesse : « L'abbé Périgois, répliqua l'enseigneur, est de la famille de Régnier, il vivra son siècle. » La prophétie n'eut pas son entier accomplissement. L'abbé Périgois n'atteignit pas le siècle, mais il tint bon pendant quatre-vingt-dix ans, sans jamais être malade, défiant les infirmités qui forment le triste cortège de la vieillesse. Il ne sentit le poids de l'âge que dans les deux dernières années de sa vie. Il avait conservé toute sa lucidité d'esprit; aussi sa conversation était-elle très intéressante : « Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup tenu. »

M. Périgois avait avec des connaissances très étendues, un répertoire considérable d'histoires sérieuses ou amusantes qu'il racontait avec verve, ne négligeant point de les assaisonner d'un peu de sel gaulois. Je voudrais dire : attique, mais le bon doyen ne se flattait point d'être un helléniste distingué. Ses quatre-vingt-dix ans font remonter, en effet, sa formation littéraire à une époque où les études classiques, à peine rétablies, ne faisaient pas à la langue de Démosthène les honneurs et la part qu'elle mérite. Mais, sans avoir été formé à l'école de ce grand orateur de l'antiquité, il n'en fut pas moins un bon prédicateur, d'un enseignement théorique et pratique, et d'un langage toujours correct en sa claire simplicité. On dit que le grand docteur Augustin savait se faire comprendre du dernier de ses pécheurs d'Hippone : M. l'abbé Périgois